Zeitschrift: Wissen und Leben

Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft

Band: 12 (1913)

Artikel: L'esprit politique chez les écrivains français au commencement du XXe siècle [suite et fin]

Autor: Hertz, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-763999

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ESPRIT POLITIQUE CHEZ LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
AU COMMENCEMENT DU XXE SIÈCLE

(Suite et fin)

Telle est la seconde ère de la littérature française. Encore une fois, elle ne forme pas un seul bloc; elle ne marche pas d'un seul jet. Ce qui distingue l'ère précédente n'en est pas banni. Mais ce n'est plus qu'accident.

Par exemple, André Chénier émerge au plus fort de la littérature révolutionnaire; par exemple Gérard de Nerval et Stendhal émergent au plus fort du romantisme, les uns et les autres abondant, à la manière de naguère, en allusions incisives, les uns et les autres étant pénétrés d'une exquise lucidité, d'une entière liberté spirituelle, qui rayonnent avec profit sur la politique. Eclairs fugitifs, lueurs vite effacées et que, sur le moment, la gloire, occupée d'autres prédilections, n'a pas eu le loisir de recueillir!

En résumé, vous le voyez, quand nous atteignons aux racines les plus proches, aux antécédents les plus directs de la littérature actuelle, nous avons parcouru six siècles durant lesquels l'esprit politique et l'esprit littéraire se sont mariés, appariés selon une formule — peut-on appeler cela: formule? — selon un don plutôt de liberté et de fécondité spirituelles, unique au monde, et dans les conditions politiques les plus désolantes; et nous en avons parcouru deux durant lesquels la vie politique a été ardente et magnifique, mais où l'esprit politique a absorbé l'esprit littéraire, ou l'a épouvanté, le privant, dans les deux cas, de sa vivace et énigmatique vertu politique originale.

Au bout de cette longue route, il devait fatalement se poser diverses questions; elle se posent, aujourd'hui:

On se demande si cette voie commune où politique et littérature marchent de conserve, depuis deux siècles, comme des sœurs quelquefois ennemies, ne conduit pas à une impasse.

On se demande, si indéfiniment, l'esprit politique et l'esprit littéraire peuvent se régler l'un sur l'autre; si d'une part l'esprit littéraire qui a, de si loin, devancé et annoncé l'esprit politique, peut s'astreindre indéfiniment à épouser les étapes de son évolution, à présent qu'il est mûr et développé; si, d'autre part, l'esprit politique, auquel correspond désormais une réalité vivante et pratique, a intérêt indéfiniment à se laisser suggestionner par l'image que l'esprit littéraire, non sans nuages, non sans chimères, lui fournit de lui-même.

On se demande, enfin, si, faisant appel de nouveau à cette faculté d'anticipation insensible dont j'ai essayé de décrire l'histoire, l'esprit littéraire n'est pas destiné, dans l'ordre politique, à préparer autre chose que ce qui l'a intéressé jusqu'ici, à prévoir, à prédire, à explorer un autre esprit politique encore balbutiant et plus vaste que celui qui, maintenant, l'accable.

C'est la réponse à ces diverses questions qui, depuis bientôt vingt ans, trouble le monde des lettres, et, plus que jamais, présentement, l'agite et l'enfièvre.

Remettez-vous en face du problème tel qu'il nous apparut. Concevez ce que c'est pour des hommes tout portés par leurs souvenirs et leur hérédité, tout incités par les circonstances à aimer la vie publique, à en admettre et en exiger les débats, à être curieux de politique et, à l'occasion, de combat politique, concevez ce que c'est pour les fils de trois révolutions, lorsqu'ils sont écrivains, d'affectionner littérairement la monarchie que politiquement ils détestent, car que de latitudes, même politiquement, elle a laissées à la littérature, — et littérairement de détester le régime de discussion que politiquement ils affectionnent, car que de sujétions dont, même littérairement, il a frappé la littérature. La liberté ne leur paraît pas toute dater des régimes de liberté, et la contrainte ne leur paraît pas toute remonter aux régimes de contrainte.

Sous un pareil faix d'incertitude, dans quel sens chercher à alléger l'amalgame désormais étouffant de la politique et de la littérature? On tente surtout des combinaisons.

Mais déjà, comme vous allez voir, des indications lumineuses se sont fait jour.

En reprenant au point où nous en sommes restés, nous voyons jaillir tout d'un coup du Parnasse et du Naturalisme, quelque chose de neuf, de bien plus délié et de bien plus reposé: c'est le *symbolisme.*

Auprès des esprits superficiels, auprès aussi des innombrables descendants du romantisme qui battent monnaie avec ses somptueuses redondances, auprès des parnassiens et des naturalistes, le symbolisme fut suspect et assez vite discrédité. Les symbolistes éprouvèrent un âcre plaisir à s'en vanter: leur infortune n'avait d'égale que leur méprisante insouciance.

Pourtant, ce mouvement littéraire, on doit même dire ce mouvement moral, était gros d'intuitions inattendues.

„Art pour Art", „tour d'ivoire" a-t-on dit? Pas plus que le Parnasse, pas plus que le naturalisme et même, à mon sens, beaucoup moins. Il y a eu des abstracteurs de quintessence dans le symbolisme. Ils se surnommaient avec affectation „décadents" et le public leur renvoyait le sobriquet comme une insulte. Quand la mode s'empara du symbolisme, cette espèce emplit les salons et les cabarets littéraires.

N'empêche que le symbolisme qui ne fut point une école, qui fut même hostile à tout esprit d'école, offrit avant tout l'image du généreux dessein de vivre plus en paix avec la multiplicité des choses, plus loin des considérations de doctrine et de sentiment, plus en intimité avec les résonnances et les découvertes capricieuses qui habitent la rêverie personnelle, la reliant aux promesses, aux possibilités sans nombre, éparses à travers les endroits et les jours.

Par là le symbolisme reprenait pied, avec calme, dans la jouisssance de la cité; grâce à lui, à travers lui, l'esprit politique recouvrait son tact rapide, son étincellement élastique, résidant en des intuitions entremêlées plus qu'en des raisonnements distincts.

Ainsi, du symbolisme sortait une clarté nouvelle, une libération savoureuse. Un beau jour, de ce buisson dont le public redoutait l'approche touffue et les épines ardentes, des paroles fleurirent qui rappelaient la verve des trouvères.

Verlaine, Jules Laforgue, Arthur Rimbaud, Mallarmé, artistes compliqués, certes, mais en qui renaissait miraculeusement une

frugalité primitive, une fraîcheur sauvage et cet esprit politique, diffus, malicieux, entreprenant, inhérent au prestige des plus belles œuvres littéraires de France!

Pour ma part, lorsque je lis tel poème de Rimbaud: *La Chanson de la plus Haute Tour*,

> Oisive jeunesse
> A tout asservie,
> Par délicatesse
> J'ai perdu ma vie.
> Ah! que le temps vienne
> Où les cœurs s'éprennent! . . .

ou tel de Laforgue: *L'Hiver qui vient:*

> Blocus sentimental! Messageries du Levant!
> Oh, tombée de la pluie! Oh! tombée de la nuit!
> Oh: le vent:
> La Toussaint, la Noël et la Nouvelle année,
> Oh! dans les bruines toutes mes cheminées!
>
> On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés
> Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
> Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés
> Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine.
> — — — — — — — — — — — — — —

je ne puis me défendre d'y recueillir une émotion qui, en faisant fraterniser mon temps et mon cœur avec des temps reculés, apaise l'alarme dont je vous ai parlé et me rend présumable la guérison de la contradiction existant entre l'esprit littéraire et l'esprit politique.

Le plus instructif de ces génies est Mallarmé chez qui se révèle toute la contenance du symbolisme avec ses parois orfévrées, sur lesquelles sont gravés les signes d'un langage quelquefois sibyllin; mais, au dedans, que le breuvage est limpide et enivrant, philtre digne de Ronsard!

Pendant près de vingt ans, ces étonnants esprits furent méconnus et même bafoués. A présent, au seuil du XXe siècle, on ne doute plus qu'ils n'aient été des précurseurs et leur patronage commence à s'ériger au dessus du monde des lettres.

Vers le même moment que prenait corps le symbolisme, d'autres manifestations de la pensée attestaient le même besoin de réduire le conflit de l'esprit politique et de l'esprit littéraire.

Deux œuvres s'imposaient, celle de Renan et celle de Taine. Littérairement, Renan et Taine avaient une vive inclination pour les choses anciennes. Avec son esprit de persiflage caressant, Renan ne se gêna pas de narguer aimablement les nouveautés. Il en était une, pourtant, lui-même, et des plus surprenantes.

En lui comme chez les symbolistes, mais d'une façon bien plus accusée, bien plus frappante pour l'opinion (car il était historien et prisait fort les questions politiques, car il était professeur, savant et critique), se détermina la volonté de rester attaché à la vie générale, mais sans s'y enchaîner, et de rendre à l'esprit littéraire le privilège de butiner l'esprit politique, d'en extraire, en un fantasque envol, un certain miel intellectuel, à la saveur fugitive.

On lui a reproché d'avoir été surtout un ensorcelant publiciste d'idées sérieuses, d'avoir accentué l'absorption de l'idéal par la coutume accommodante et journalière de l'esprit politique. Je trouve qu'il a fait plutôt le contraire, qu'il a enlevé l'idéal aux griffes du dogmatisme politique pratique, et, moyennant une fluidité poétique, dangereuse, je le reconnais, en certains sujets, l'a confié de nouveau aux mobiles enquêtes de l'esprit littéraire. Renan fut l'incorrigible, l'infatigable trouvère du monde de la science, de la société qui naissait ou devait naître de la science. Il attira tout pour le refondre dans la littérature, jusqu'à la chimie, et son ami Berthelot, cédant à ses instances, plus d'une fois, le suivit dans ce chemin diapré et ondoyant.

Quant à Taine, c'était l'inverse. Il avait le dogmatisme et la partialité politiques dans le sang; son histoire de la Révolution est un abandon de la méthode historique aux stratagèmes de l'esprit politique. Cependant, il a de telles grâces, de telles nuances de narrateur, que la vérité se rétablit sur l'erreur comme la mousse se met sur le rocher, et que l'on s'asseoit, malgré tout, avec sécurité, dans ces bocages littéraires où les duretés de l'esprit politique se tamisent.

Puis-je mieux vous procurer le sentiment de cette élévation nouvelle de l'esprit littéraire au dessus de l'esprit politique, et des efforts et de la curiosité complexe et balbutiante qui en résultèrent, qu'en vous rappelant la fameuse *Prière sur l'Acropole* de Renan:

O noblesse! o beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages . . . Les nuages y paraissent sans couleur et la joie même y est un peu triste; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel . . .

— — — — — — — — — — — — — — — — —

Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos qui a créé le monde et de son fils qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurythmie, et semblables à des forêts; seulement ils ne sont pas solides; ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans; ce sont des fantaisies de barbares qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient; je n'avais pas étudié ton art divin; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore: „Salut, étoile de la mer . . ." . . . Tiens déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue . . ."

Par le symbolisme, par Renan et Taine, il apparut donc que l'art littéraire français s'enhardissait à reviser et peut-être à reconstituer sa contexture, et s'appliquait à un autre équilibre, à d'autres proportions de l'esprit littéraire et de l'esprit politique.

Mais ces aperçus ne s'imposèrent pas tout seuls, loin de là. Sources voilées et ambigues, sources propices à des malentendus.

De Renan, de son esprit à la fois scientifique, politique et littéraire, qu'est-il dérivé? Il est dérivé M. Barrès, et il est dérivé M. Anatole France. Il est dérivé aussi, sans doute, par communication avec le naturalisme, Emile Zola.

De Taine il est sorti M. Bourget, cet augure à deux visages, ce Janus qui, pendant la première moitié de sa vie, a regardé l'avenir à travers un monocle, qui passe la seconde à regarder le passé à travers une loupe.

M. Barrès, M. Anatole France, Emile Zola? Jouer un rôle politique précis, déterminé, les a hantés. Ils s'y sont consacrés

de leur mieux. Qu'ils ont eu de mal, toutefois, les deux premiers surtout, à adapter à cette mission uniforme les rares scrupules de leur esprit littéraire avide et susceptible! M. Barrès et M. Anatole France sont forcés de se désobliger, de par la politique; mais ils ont bien des mitoyennetés, de par la littérature. Et pour ceux qui les étudient, que d'embarras. On en est à s'interroger pour savoir s'il n'y a pas en somme plus d'aliment même politique dans l'esprit littéraire de M. Barrès que dans l'esprit politique de M. France!

Ce qui prit racine dans le symbolisme ne fut pas moins déconcertant.

On vit surgir du symbolisme des écrivains à la manière de M. Henri de Régnier qui, poètes altiers, penchèrent peu à peu, néanmoins, à des romans presque satiriques dans le goût du XVIIIe siècle et non exempts de l'espoir de résonner sur l'esprit public.

Il en germa également des œuvres de foi comme celle de M. Paul Claudel, très éloignées de l'action sur la foule par leur qualité littéraire, mais dont l'insistance tranchante dénonce pourtant un certain appétit de prosélytisme.

Enfin, d'autres fils du symbolisme eurent le sort de M. Paul Adam que la profusion encyclopédique a envahi et qui cependant, pour s'en servir et la vulgariser, a peine à surmonter un esprit littéraire que la démonstration toute droite, toute claire ne contente point.

Cette fois, vraiment, on ne sait que penser. L'imbroglio de l'esprit politique et de l'esprit littéraire semble inextricable. Aucune éclosion imposante. Les écrivains se perdent dans leur labyrinthe intérieur. L'opinion les déprave et les dévoie davantage. Ils lui font des concessions de politique grossière ou de littérature trop facile. L'opinion, qui consomme de plus en plus de littérature et aussi de politique, et dont le journalisme est devenu l'aliment ordinaire, préfère, en définitive, à ces ténébreux tâtonnements le solide et nourrissant partage romantique: ou tout à la politique, ou tout à la littérature. Une à une, les œuvres de recherche subtiles sont ensevelies par l'ombre.

C'est pour cela, je pense, que les écrivains plus jeunes et plus pratiques, ceux de vingt-cinq ans, ont décidément pris en

horreur l'unisson plein de promesses dont les symbolistes, puis Renan et Taine, puis les descendants des uns et des autres leur avaient fourni le laborieux exemple. Ils ont voulu revenir à ce qu'ils appellent la simplicité, c'est-à-dire au romantisme, avec son double cours, le cours de littérature exclusive, romanesque ou stylisée, et le cours de littérature purement politique.

Malheureusement, cette simplification, elle non plus, n'est plus possible, si tant est que l'on veuille se targuer de quelque nouveauté. Des causes profondes interviennent pour s'y opposer.

La vie politique s'accompagne, désormais, d'une coutume positive, au jour le jour. La politique acquiert son langage à elle, langage d'affaires plutôt que d'idées. Elle ne prête plus guère aux prophéties orageuses pour lesquelles les littérateurs lui ont été de si puissants auxiliaires. La politique littéraire, pour tout dire, se meurt, remplacée par la science sociale. On peut donc dire que la littérature purement politique est fermée aux écrivains Mais la littérature exclusive ne l'est pas moins et pour les mêmes raisons. Aussi bien, en se calmant, en prenant une tournure administrative, peu favorable aux bons offices de la littérature, l'esprit politique, par contre, s'est répandu; il est entré dans les usages. La vie politique, la vie collective fait davantage partie de la vie de chacun. On ne peut s'en abstraire. L'individualisme des littérateurs en éprouve l'invincible attrait.

Faute de persévérer dans les avenues percées par leurs devanciers immédiats, faute également de pouvoir retourner à la simplicité de l'art pour l'art ou à celle de l'art pour la politique, qu'ont-ils donc fait, ces jeunes gens?

Ils ont dû se rabattre sur des artifices; ils ont dû renoncer à leur naturel. C'est le spectacle auquel nous assistons.

C'est la raison de tant d'enquêtes, de tant de manifestes, de tant d'écoles dont le bruit étouffe la voix et déforme la signification des ouvrages.

Dans ses données réelles, dans ses conditions positives, la politique ne suffit plus à employer la littérature? Soit! Qu'on forge, alors, une politique imaginaire, plus appropriée aux amplifications littéraires. Cette politique factice ne peut être que réactionnaire pour mieux entretenir la mélancolie, le romanesque littéraire ou révolutionnaire, pour ramener les déclamations de l'idéo-

logie. De là les conversions catholiques, napoléoniennes et bourboniennes qui font explosion de toutes parts, de là le goût du patriotisme chamarré et de la guerre, de là l'espérance de la révolution. Revues de combat royalistes, socialistes, anarchistes, lèvent et essaiment sans trêve.

De même, la littérature pure ne suffit plus à des esprits plongés au milieu d'une vie politique diffuse qui les imprègne? Soit! Qu'on forge alors une littérature enduite de faux-semblants politiques. De là la littérature dite sociale ou scientifique ou scientiste: romans sociaux, études sociales, études régionales, poèmes sociaux, poèmes populaires, poèmes scientifiques. De là, aussi, une littérature composée de raretés psychologiques, et de pédantesques arcanes, littérature individualiste au premier chef et qui ne diffère guère ou du naturalisme ou du parnasse, surgeons derniers du romantisme, mais qui s'escorte de tout un appareil critique, de déclarations à la mode politique, destinés à faire illusion, à masquer ses exercices surannés, à la montrer bonne à une action et accueillante à la foule. Cette parade, toute extérieure, se rehausse de noms d'écoles retentissants: unanimisme, paroxisme, futurisme, impulsionisme. Pourvu qu'on donne l'impression de former masse sur le dehors, tous les subterfuges sont bons; les dénominations anciennes, elles-mêmes, dans ce but, rajeunissent: il y a un nouveau traditionalisme, et un nouveau classicisme. On a, par suite du même travers, la manie de parler sans cesse de la vie, de s'autoriser uniquement de la vie, de mettre ce mot partout, d'agrafer ce mirage rassurant de politique à l'entrée de tous les livres.

Et cet ensemble de ruses littéraires fait un tapage héroïque: on nous affirme que c'est une renaissance.

Non, ce n'est pas encore une renaissance. Comme vous l'avez pu voir, c'est même une régression relativement au symbolisme et aux œuvres du même temps. Et est-ce davantage une renaissance que les imitations de Tolstoï, d'Ibsen, de Whitmann qui soutiennent et sustentent ces tentatives embarrassées?

Mais si la renaissance est retardée, elle n'en couve pas moins. C'est de la sentir couver qui répand, en dépit des haines et des expédients, tant de confiance, tant d'amour dans les lettres,

à l'heure actuelle, et qui rend belles des solitudes obscures et qui les rend patientes.

Quand on a vu six siècles de politique recluse former une littérature emplie de lucidité politique, et par là préparer une vie politique ouverte à laquelle la littérature, ensuite, s'est sacrifiée, quand on a constaté un aussi parfait enchaînement, quand on s'est persuadé que, grâce à ce jeu de balance continuel entre les lettres et la politique, jamais, en France, l'exercice de la liberté d'esprit n'a cessé, et que, pour cela, le peuple de France s'est le mieux assoupli à la vie politique et à la vie individuelle, tout ensemble, comment douterait-on que des satiétés et des sursauts qui marquent les débuts du XXe siècle, ne dussent résulter une harmonie, une bienfaisance nouvelles?

Peut-être, détournée de la politique nationale assise à présent et spécialisée, la littérature française va-t-elle, au gré de ses insinuations espiègles et inquiètes dont le charme, les symbolistes et Renan l'ont prouvé, n'est pas perdu, aborder le domaine encore neuf de l'esprit politique international, et tendre de ce côté des prévisions séduisantes?

Elle a parcouru déjà par trois fois et avec aisance la courbe que M. Bovet a si lumineusement démêlée et dessinée. Par trois fois elle a gravi le lyrisme, cheminé l'épopée, surmonté les cahots du drame.

Tous les symptômes s'accordent à nous annoncer un nouveau départ, au profit d'un esprit politique encore plus vaste, encore plus universel. Les troupes s'assemblent; le rendez-vous est tumultueux. Le carrefour est encombré de vanités. Mais l'ordre viendra, l'ordre et l'élan, avec leur grâce mesurée, et leur modestie qu'anime un songe désinvolte et obstiné.

PARIS HENRI HERTZ

□□□